

Historia ou l'enquête d'Hérodote et de Sophocle

Nous sommes en 454 avant notre ère. À la suite de longs et périlleux voyages l'ayant amené en Égypte, en Syrie, en Perse, en Babylonie, en Colchide et en Macédoine entre autres, Hérodote retourne dans sa ville d'origine, Halicarnasse (en Carie, côte sud-ouest de l'Asie mineure). Là-bas, il fait face au pouvoir tyrannique de Lygdamis II mais est finalement contraint d'abandonner sa terre natale. Parti en exil, il quitte le port de Milet et traverse la Mer Égée en direction de l'Attique, cœur de la Grèce classique. Terminant son voyage, il est sur le point d'arriver à Athènes lorsqu'il doit affronter un terrible orage...

Bravant les éléments, un homme d'une trentaine d'année s'avance sur les plaines sombres de l'Attique. Le visage ovale, orné d'une barbe brune épaisse se liant à une chevelure bouclant, ce vagabond à l'allure trapue marchait en courbant le dos, faisant face à de puissants vents. D'une taille dépassant le mètre soixante, assez maigre, il portait sur lui des draperies grises à la maille fermement tissée, le protégeant ainsi des effets notoires d'une météo capricieuse. Ses sandales clapotaient dans la terre boueuse tandis que l'infortuné reniflait par intermittence, frottant avec lassitude son imposant nez.

Cet exilé des terres de l'Est se nommait Hérodote.

Il avait trouvé refuge en la cité d'Athènes, auprès de son ami Sophocle, poète et dramaturge réputé dont la renommée de ne faisait que croître depuis une dizaine d'années.

Arrivant au sommet d'une petite colline, Hérodote pu contempler la fameuse cité sous des pluies diluviennes et un ciel opaque, noir comme la cendre d'un bûcher funéraire. Une lueur d'espoir quant à une quiétude promise lui décrocha un sourire puis il pressa le pas afin de ne pas plus tarder sous ces flots impressionnants. Alors que sa marche s'accélérait, un violent éclair frappa le sol à quelques kilomètres seulement de lui. Le flash le surprit dans un premier temps puis presque instantanément, l'onde de choc et le grondement prodigieux l'effrayèrent comme jamais. Manquant de tomber à terre, il conserva son équilibre de justesse et commença à courir. Son cœur battait fort tandis que son souffle s'emballait de plus en plus. Un deuxième éclair retentit, puis un troisième, ceux-ci étant encore une fois très proches de lui. Très inquiet, le voyageur appuyait sa course lorsqu'il qu'il fut ébloui par une lumière intense. La terre tremblait sous ses pieds ce qui le fit vaciller au point de tomber sur le derrière. La foudre venait de s'abattre à quelques mètres de lui, juste derrière la petite colline qu'il avait tout juste passée. Peinant à se relever, Hérodote entama de nouveau son périlleux marathon qui ressemblait désormais plus à une fuite qu'autre chose. Angoissé, apeuré et tremblant de toutes parts, l'exilé ralentit le pas à mesure qu'il entendait des râlements. Malgré la pluie, une voix semblait supplier de l'aide. Hérodote tentait de mieux cerner ce curieux son lorsqu'un nouvel éclair acheva de lui glacer le sang.

Supposant que son imagination lui jouait des tours, le voyageur prit ses jambes à son cou et mit tout en œuvre afin de rejoindre au plus vite la cité salvatrice.

*

* *

Le lendemain matin, Hérodote se réveilla chez son ami, Sophocle. Ce dernier l'hébergeait avec joie, les deux hommes étant de grand érudits et amoureux des belles lettres. Chacun y voyait une chance intellectuelle inestimable. Le temps calamiteux de la veille avait anéanti le voyageur qui, fort heureusement, avait su trouver son chemin jusqu'à la demeure promise. Une fois sur place, son ami lui avait concocté quelques remontants avant de l'inviter à prendre ses aises ; le sommeil lui avait ainsi été d'un grand réconfort.

Enfilant une toge blanche finement brodée, Hérodote sortit d'une somptueuse pièce de séjour. En effet, la maison de son ami était typique des demeures grecques à l'époque classique ; de forme carrée, l'ensemble de la surface se divisait en petites salles. Un espace central rectangulaire donnait accès à deux pièces de commodité et à une salle d'eau. Cet ensemble formait la partie dite résidentielle et se disposait à l'arrière de la demeure. Une petite cour centrale, pavée, ouvrait cet intérieur sur l'entrée avec de part et d'autre un atelier, une salle de banquet et un vestibule.

Arrivant au milieu de la cour, Hérodote rencontra l'hôte de ces lieux : son ami Sophocle. Ce dernier, également vêtu d'une toge à la longueur néanmoins plus courte et à la teinte crème, salua son invité d'une accolade. Plus petit que son compère d'une dizaine de centimètre, son visage se dessinait au travers d'une pilosité touffue et compacte. Chevelure brune, barbe bouclée, il avait de petits yeux fins que des sourcils clairs venaient encadrer avec une pointe naturelle de cynisme. Son nez crochu accentuait l'aspect joufflu de son visage long dont les lèvres, charnues, en terminaient le portrait.

D'un naturel apaisant et jovial, celui qui brillait par ses tragédies n'avait étonnamment rien d'un pessimiste ou d'un fataliste. Rêveur, un peu maladroit, il avait beaucoup d'estime pour son ami. Tout sourire, il lança avec entrain :

— Hérodote ! Comment fut ta nuit ?

Surpris d'une telle énergie de si bon matin, l'intéressé répondit avec satisfaction :

— Merveilleusement bonne, très cher. Après la tempête de la veille, mon corps ne tenait plus debout. Je te suis infiniment redevable mon ami !

— Allons, ne dis pas de sottises...

Continuant d'un air plus grave :

— Tu sais, j'ai appris durant ton voyage que la situation en Carie est loin d'être réglée. Tu as bien fait de t'exiler dès que tu as compris que les choses s'envenimaient là-bas... Saches que cette demeure est la tienne désormais, nous la partagerons désormais comme des frères alors sois sans craintes.

Sur ces paroles rassurantes, Sophocle expliqua qu'il devait se rendre dans le quartier marchand de la cité d'Athènes afin de régler un problème de dette. Chaussant ses sandales, il proposa à son ami de parcourir les rues d'Athènes et de flâner comme bon lui semblait.

— Profite de la ville, Hérodote. Tu as plein de choses à découvrir, crois-moi !

Sophocle s'en alla, tout guilleret, tandis que son proche ami resta encore quelques instants dans la cour intérieure, pensif. Son exil avait été long et des plus éreintants. Et alors qu'il se trouvait enfin en terre d'accueil, son esprit le torturait de remords. Ses racines à Halicarnasse étaient désormais derrière lui ; il se devait d'aller de l'avant. Levant la tête, il plongea son regard au travers d'un ciel bleu, vierge de tout nuage. Se ragaillardissant, il quitta la maison et sortit dans une rue aérée, au sol parsemé de gravier. Quelques passants l'empruntaient.

Hérodote décida alors de marcher vers le Nord, en direction de l'Agora, véritable cœur d'Athènes. Ce lieu était un vaste espace composé de plusieurs bâtiments de fonctions politiques permettant la gestion de la cité. Également, des crieurs haranguaient la foule par leurs discours tandis que plusieurs groupes de discussion se formaient de ci et là. L'Agora était profondément vivante.

Pourtant, lorsqu'Hérodote y arriva, le spectacle fut bien plus macabre. Il vit tout d'abord un étrange attroupement vers le centre de la place. Curieux, il s'en approcha et joua des coudes afin de pouvoir passer entre les badauds ; une fois cette épreuve passée, il put découvrir la raison de ce mouvement de foule. L'épicentre de cette secousse psychologique n'était autre qu'un cadavre, à plat ventre. Corps calciné, vêtements broyés : l'effroi était de mise.

Fort de son expérience accumulée au cours de ses nombreux voyages, Hérodote laissa son charisme naturel prendre le dessus ; il demanda avec force :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

— Un mauvais augure, assurément ! rétorqua un badaud. Zeus est insatisfait de notre comportement et il nous le fait savoir !

— Zeus... ? s'interrogea Hérodote qui, peu à peu, semblait se transformer en enquêteur autodidacte.

Un homme s'approcha du cadavre, l'agrippa sans la moindre hésitation et le retourna sur le dos en criant :

— Voyez ! Vous tous, regardez !! Ce visage brûlé, calciné, écrasé... ce visage qui, autrefois reconnaissable, ne représente plus qu'un morceau de charbon putride à présent ! Observez l'ire des dieux ! Craignez-la, la colère du Père de l'Olympe... Car cet homme sans visage et sans nom n'est qu'un avertissement ! Quiconque se jouera des dieux en payera le prix fort, pire que celui de la vie, l'oubli total !

Tous reculèrent devant un spectacle aussi prodigieusement effrayant ; celui qui se faisait passer pour un messenger divin portait par ses mots les craintes et l'incompréhension de toute une foule, une hantise qui ne demandait qu'à gagner la cité toute entière. Mais face à ce chaos naissant, seul Hérodote restait observateur. Un accident fortuit ? Un avertissement divin ? La piste de l'enquêteur en herbe était tout autre...

Instinctivement, il se positionna à la gauche du cadavre et, s'accroupissant, il analysa minutieusement chaque détail, aussi peu ragoutant fussent-ils. Le corps tout entier était bel et bien calciné mais Hérodote remarqua que le visage en particulier semblait brûlé à un degré bien supérieur. De plus, des marques de mutilations étaient visibles au niveau des yeux et de la bouche. La foudre, même divine, aurait-elle pu autant dévaster un homme ? Hérodote n'y croyait pas une seule seconde.

Ce constat lui glaça le sang. Selon lui, un meurtrier tentait de masquer un crime en accident. À ce moment précis, les mots du harangueur lui revinrent en mémoire : il prétendait voir en cette mort l'œuvre du courroux divin... S'écartant du cadavre, Hérodote leva les yeux et observa tout autour de lui. Plus aucune trace du curieux personnage. Se mettant debout, il tenta de le retrouver parmi la foule : sans succès. Il avait tout juste eu la présence d'esprit de retenir sa physionomie : il s'agissait certainement d'un jeune homme, entre 20 et 30 ans, brun, imberbe et aussi maigre que grand. Mais impossible de se rappeler du visage de l'étrange personnage.

Hérodote essaya alors de demander aux passants l'identité de ce dernier mais la foule semblait sclérosée par la peur et renfermée dans un silence absolu. Se perdant dans l'Agora, bousculé de part et d'autre par des badauds ignorants et crédules, Hérodote sentit monter en lui une angoisse certaine. Soudain, il entendit crier :

— Hérodote, mon ami !

C'était Sophocle qui, haletant, s'empressa de rapporter la triste nouvelle d'ores et déjà connue de tous :

— Tu as vu ?! Un homme est apparemment mort cette nuit, tué par la foudre ! C'est atroce...

— Il est là, sur la place de l'Agora, étendu sur le dos et calciné...

— Oh ?! Tu l’as vu alors ? N’est-ce pas effrayant ?

Hérodote prit son ami sous son bras droit et le poussa à le suivre en dehors de la place centrale. À l’abri des regards, au cœur d’une petite rue adjacente, l’enquêteur s’expliqua :

— Ce qu’il y a d’effrayant dans cette histoire c’est qu’il s’agit d’un meurtre maquillé en volonté divine... et par glissement de sens, on imagine très bien l’ego surdimensionné de l’assassin...

— Mais enfin, qu’est-ce que tu racontes ?! s’inquiéta Sophocle.

— J’ai inspecté le corps, rapidement mais sûrement ; Le visage est bien plus calciné que le reste du corps et il est mutilé de toutes parts de surcroît.

— C’est ignoble... !

— Et évident par la même occasion, très cher ami... Durant mes voyages en Perse, j’ai vu l’impressionnante puissance de la foudre... j’ai vu des hommes en mourir, des maisons et des arbres succomber aux ires du ciel... Je peux te certifier que ce corps fut brûlé par les flammes d’un foyer ou d’un bucher mais certainement pas par l’orage d’hier soir !

— En es-tu sur ? Tu sais... tu as vécu pas mal de mésaventures et tu es fatigué alors...

— Cesse-là tes fausses attentions Sophocle, coupa court Hérodote : Il y a un meurtrier dans cette cité et je compte bien le trouver. Et à ce propos, je te veux auprès de moi alors ne fléchit pas, veux-tu ?

Effaré, le pauvre écrivain s’exaspéra devant le comportement de son ami :

— Moi ? Mais pourquoi moi ?! Je n’ai pas envie de me coller au dos un assassin capable de commettre le crime parfait...

— Un « crime parfait » ? Cela n’existe pas mon cher et je compte bien te le démontrer ! J’ai besoin de ton aide dans cette vaste cité d’Athènes. Tu connais bien mieux les quartiers et les Athéniens que moi, non ?

— Oui... Oui, c’est vrai... Par où veux-tu commencer ? Peut-être devrions-nous faire part de nos suspicions au conseil des neuf Archontes...

— « Nos suspicions » dis-tu ? Voilà qui me rassure, je ne suis pas le seul à noter quelque chose de louche dans cette histoire ! Quant à prévenir l’Aréopage, malgré son pouvoir juridique, ce serait une erreur. Nos preuves sont moindres et nous n’avons aucun suspect pour le moment...

Réfléchissant un temps, Hérodote se rappela du curieux harangueur et pressa son ami de l’aider à le retrouver.

— Nous allons commencer par-là, en cherchant l’identité de ce crieur fallacieux...

— En parlant d'identité, commença Sophocle avec hésitation : connaissons-nous celle du mort de l'Agora ?

— Par les Moires ! Mais tu as raison mon ami, la calcination intégrale et la destruction complète du visage visait à étouffer l'identité de la victime... Et cela rejoint les propos du harangueur qui parlait d'un sort pire que la mort en mentionnant alors la damnation mémorielle...

Fier de son intervention fructueuse, Sophocle prit confiance et insista pour commencer l'enquête par cette identité-ci :

— Nous retrouverons le harangueur plus tard, débutons notre recherche par le mort.

— Qui était-il en effet... As-tu une connaissance qui pourrait nous venir en aide ?

— Nous pourrions demander conseil à Périclès, un grand orateur de la cité. Il est rentré d'une expédition dans le Péloponnèse.

— Et que pourrait-il faire pour nous ? demanda hâtivement Hérodote.

— Et bien... Comment dire... Son pouvoir à Athènes est grandissant et il connaît parfaitement les rouages politiques des institutions de la cité ainsi que ses agents... Je suis en bons termes avec lui et je pense qu'il saurait se montrer compréhensif en ma présence.

— Tu es mon atout Sophocle ! C'est parfait, allons le rencontrer ! s'impatienta le nouvel enquêteur.

*

Périclès se trouvait en pleine préparation d'une loi portant sur une indemnité au profit des plus démunis parmi les membres de l'Héliée, le tribunal du peuple. Cette initiative facilitait ainsi le développement de la démocratie dans la cité.

Âgé de presque quarante ans, Périclès était bel homme. Droit, fier, de grande stature, son visage était très beau, cerclé d'une barbe de trois jours et d'une chevelure châtain clair. Habillé d'une toge blanche surmontée de plusieurs étoffes pourpres, celui qui se voyait comme le « premier des citoyens d'Athènes » travaillait au sein du bâtiment des stratèges, au Nord-Est de l'Agora, lorsqu'Hérodote et Sophocle arrivèrent.

Les trois hommes se saluèrent et les deux amis amenèrent le sujet pressant : l'identité du mort de l'Agora. Totalement concentré sur ses travaux législatifs, Périclès n'avait même pas remarqué l'attroupement du matin. Hérodote lui expliqua la scène et prit soin de bien préciser les troublants détails qu'il avait perçus. Son interlocuteur en était tout retourné :

— Quelle terrible nouvelle ! Et selon vous, il ne pourrait pas s'agir d'un bête accident ou d'un signe divin ? déclara Périclès d'une voix grave et sérieuse.

— Impossible, rétorqua Hérodote : il y a trop d'éléments perturbants. Les mutilations, les marques de calcination, les vêtements déchirés... Vraiment, il y a une très claire volonté de rendre ce corps méconnaissable.

— Et c'est la raison pour laquelle nous sommes venus à vous, cher Périclès, ajouta Sophocle.

— Je suis flatté mais que puis-je faire pour vous puisque cette « victime », s'il s'agit bien d'un meurtre, est sans visage.

— J'ai besoin que vous vérifiez la présence ou non dans la cité des bouleutes, des héliastes, des archontes et des stratèges. Nous devons commencer par eux car ils incarnent le pouvoir de la cité et un assassin capable de mettre en œuvre un tel meurtre ne s'attaquerait pas à un simple citoyen.

— Vous vous reposez sur vos propres suppositions, Hérodote... Je ne peux vous offrir de tels services sans...

— S'il s'attaque aux institutions d'Athènes, croyez-vous qu'il s'arrêtera en si bon chemin ?! s'énerma l'enquêteur avant de poursuivre : Un meurtrier sème la terreur en une matinée sans être inquiété... Pourquoi à votre avis, si ce n'est pour avoir les moyens de réitérer son geste ?

Visiblement choqué et quelque peu effrayé, Périclès inspira longuement avant de relâcher la pression en lui :

— Je ne vous ai jamais vu auparavant en ville... Vous êtes un ami de Sophocle, n'est-ce pas ?

— En effet...

— Votre venue en ces lieux est visiblement une invitation au chaos... et je m'inquiète pour la démocratie athénienne. Le chaos engendre la perméabilité des institutions puis la corruption de celles-ci avant de créer un climat propice à la démagogie et à la tyrannie ! Dans le doute, je vais suivre vos conseils et réunir les informations que vous me demandez.

— Je vous en remercie le plus sincèrement qu'il soit, s'inclina Hérodote devant le comportement magnanime de Périclès.

Alors que la discussion semblait close, Sophocle s'y invita et demanda avec fébrilité :

— Il me semble pertinent de réunir l'Ecclésia en séance extraordinaire, ne trouvez-vous pas ?

— Et pourquoi donc ? s'amusa Périclès d'une telle demande émanant de son concitoyen.

— Comme vous le dites, si jamais il s'agit bien d'un meurtre... un tel acte provoquerait au fil du temps toujours plus de désordre au sein de la population... Et je pense que de montrer ouvertement l'implication des plus hautes institutions d'Athènes serait un signal fort et fédérateur !

Devant l'argumentation cohérente de Sophocle, Périclès comprit qu'il s'agissait là d'un cas très particulier. La mort de cet homme étant, de toutes les manières, aussi grave que suspecte, tenir séance devant l'assemblée des citoyens paraissait légitime. Cependant, Périclès ajouta d'un ton peu rassurant :

— Je vais faire passer le message d'une réunion sur la colline de la Pnyx pour demain midi mais je veux que ce soit vous l'orateur, Hérodote.

— Entendu. Combien pensez-vous qu'il y aura de citoyens ?

— Compte tenu de la situation, la crainte va gagner Athènes en quelques heures seulement et en exprimant clairement le désir de clarifier cet étrange événement lors de cette séance extraordinaire, je pense que nous pouvons compter sur environ 800 membres.

— C'est un nombre conséquent, l'effet désiré par Sophocle n'en sera que plus important !

Les deux amis remercièrent Périclès pour son temps et sa bienveillance puis ils partirent tous deux en direction de l'Agora, tournant le dos à un homme suspicieux et hésitant.

Sur place, le corps avait été recouvert d'un drap sale tandis que des héliastes, membres des tribunaux d'Athènes, inspectaient les lieux sans grandes convictions.

— La thèse des colères divines semble faire des émules mon ami... gronda Hérodote.

— En effet, leur simple comportement nonchalant me ferait presque douter de ta théorie !

— Il ne s'agit pas d'une théorie, Athènes court réellement un terrible danger.

Fixant du regard le drap qui recouvrait le corps inerte, Hérodote eut soudainement une pensée intéressante. Selon lui, il était peu probable que le meurtrier ait assassiné la victime puis mutilée et brûlée en pleine Agora ; la scène de crime était ailleurs et le corps avait donc sûrement été transporté. Mais comment ? Il n'y avait aucune trace de cendre ou autre au sol. Observant le piteux linceul, Hérodote comprit qu'un drap avait servi à déplacer le corps.

S'approchant de nouveau du corps, il demanda à son ami Sophocle d'inspecter le sol à la recherche d'empreintes de pas plus lourdes : la raison d'un tel détail résidait dans le poids de l'assassin qui devait alors porter un cadavre. Par ailleurs, Hérodote ne savait pas s'il s'agissait d'un criminel solitaire ou d'un duo ou encore d'un groupe organisé. Mais l'essentiel pour lui, en attendant les informations de Périclès, était de trouver une piste à suivre et de ne pas perdre de temps.

Assurément, une telle recherche pouvait paraître absurde étant donné le nombre conséquent de passants, surtout autour de cette effroyable « curiosité ». Et pourtant, l'idée porta ses fruits ; en effet, la forte pluie de la veille permettait de différencier les pas des badauds du matin de ceux de la veille ; et c'est ainsi qu'Hérodote trouva une empreinte bien plus profonde que les autres, allant vers le corps qui plus est dans un sens et son contraire, à

l'image d'un aller-retour. Pour l'enquêteur en herbe, il y avait une seule paire d'empreinte suspecte ce qui signifiait potentiellement un unique assassin... À moins qu'il y ait eu une personne commettant le meurtre et une seconde transportant la dépouille. Hérodote avait en lui encore beaucoup de questions et cette piste lui semblait prometteuse ; inspectant minutieusement les traces de pas en compagnie de son assistant Sophocle et suivant leur direction, le fin limier se rendit compte que l'assassin avait visiblement emprunté le même chemin, avant puis après avoir déposé le corps. Cet élément l'étonna avant qu'une inquiétude certaine ne monte en lui.

Plus ils quittaient l'Agora en suivant les empreintes de pas, plus les deux compères s'enfonçaient dans une rue adjacente, en direction du Sud-Est de la cité. La densité de la population passante s'amointrissant, les traces se voyaient de plus en plus jusqu'à ce que la piste ne s'arrête devant une petite demeure athénienne visiblement abandonnée au vue de sa lourde vétusté.

Inquiet, Sophocle demanda à son ami d'un ton hésitant :

— Tu comptes y rentrer ou je me trompe ?

— Il est fort probable que nous ayons un indice essentiel derrière ces débris... Alors, oui, je vais y rentrer mais avant cela, dis-moi Sophocle, à qui appartient cette ruine ?

— Plus personne n'y vit depuis des années mais le dernier propriétaire se nommait Mégabyse. Un homme qu'on disait fou...

Le hardi et le couard entrèrent dans la demeure délabrée. De forme carrée, le sol était tout retourné, le plafond éventré et les murs en décrépitude. Le dallage se brisait de toutes parts ; le vent pénétrait ce qui restait d'une salle de séjour, vide de toute vie. Sophocle resta stoïque, le sang glacé par l'effroyable tristesse des lieux. Hérodote n'hésitait pas en revanche à s'avancer ; il découvrit un débarra dans le fond de la maison en ruine : il y trouva des cendres en grande quantité ainsi que des restes de draps. Même dans la pénombre, quelques taches de sang restaient visibles, comme accrochées au sol. Hérodote n'en revenait pas : il s'agissait certainement de la scène du crime.

Mais alors qu'il inspectait avec minutie les lieux, il entendit un bruit sourd derrière lui. Faisant volte-face, il vit Sophocle s'écrouler au sol, face contre terre. Un morceau de pierre fut projeté en direction de l'enquêteur mais ce dernier eut le fin réflexe d'esquiver avant de sentir un violent courant d'air. La poussière environnante semblait avoir été happée en direction de la rue, comme si quelqu'un venait de fuir. Pourtant, il n'y avait personne.

Reprenant ses esprits, Hérodote accourut au secours de son ami, blessé. Ce dernier saignait de la tête et répondait difficilement aux suppliques de son compagnon. Celui-ci décida de porter Sophocle et de le ramener chez lui au plus vite afin de lui prodiguer les premiers soins.

*

Alors que le pauvre Sophocle se remettait péniblement de ses blessures, allongé sur son lit, Hérodote qui veillait sur lui reçut la visite en milieu d'après-midi du fameux Périclès.

Ce dernier venait apparemment pour prévenir Hérodote d'un problème majeur pouvant faire progresser l'enquête lorsqu'il vit Sophocle dans un piteux état. S'approchant de lui, il demanda ce qu'il s'était passé :

— Nous étions en train d'inspecter la ruine d'une maison dite « de Mégabyse » lorsqu'un individu nous attaqua ! indiqua Hérodote avec stupéfaction.

— Un individu ? Qui était-ce ?! s'exclama Périclès, visiblement surpris.

— Je l'ignore malheureusement. Nous avons essayé une offensive mais je n'ai en aucun cas réussi à identifier qui que ce soit...

— Que voulez-vous dire par là ? s'impacienta l'interlocuteur.

— Lorsque j'ai eu clairement la sensation d'être attaqué, il n'y avait pourtant personne.

Périclès n'en revenait pas. D'après les mots d'Hérodote, c'est comme s'ils avaient été agressés par un esprit frappeur, un homme invisible. L'expectation était de mise. Entre la vue des blessures de Sophocle et les mystères qui entouraient leur déroute, il était difficile de se concentrer sur l'essentiel : le mort de l'Agora.

En effet, Périclès, reprenant ses esprits, venait à la rencontre des deux enquêteurs avec des informations fortes intéressantes. Après avoir listé les différents membres des institutions athéniennes, un résultat en sorti : deux personnes manquaient à l'appel. Il s'agissait d'un certain Gygès et d'un dénommé Otanès. Le premier était apparemment parti en campagne il y a plusieurs semaines de cela et devait être rentré depuis au moins deux jours à Athènes ; le second avait eu de graves problèmes de dettes et avait disparu depuis un jour environ. La question était la suivante : le mort de l'Agora était-il Gygès ou Otanès ? Ou peut-être aucun des deux.

Hérodote remercia chaleureusement Périclès pour sa précieuse aide et le laissa partir. S'approchant du chevet de Sophocle, il s'assit par terre et tenta de réunir toutes les informations qu'il possédait jusqu'à présent afin d'y voir plus clair. Deux personnes avaient apparemment disparu des hautes sphères politiques et institutionnelles athéniennes ; Gygès et Otanès étaient leurs noms. Les raisons de telles déconvenues étaient obscures. À côté de ces faits, il y avait ce mort sur l'Agora, mutilé et calciné au point d'être impossible à identifier. Y avait-il un lien entre le cadavre et les disparitions ? Et que dire de l'attaque dont Hérodote et Sophocle avaient été victimes alors qu'ils se trouvaient assurément sur la scène de crime ? Cette sensation de présence tandis qu'il n'y avait personne...

Réfléchissant intensément, l'enquêteur fut réveillé de sa torpeur introspective par les gémissements de son ami. Ce dernier essayait de lui dire quelque chose ; approchant l'oreille, Hérodote entendit :

— Il... y... a... un sortilège... j'ai... été... attaqué par... une présence... sans corps...

— Sophocle, tu es revenu à toi ! C'est merveilleux !!

Mais voyant son ami faible et sans même assez de force pour répondre à son allégresse, Hérodote comprit que ce dernier avait grand besoin de repos et décida de le laisser seul quelques temps.

Sortant de la demeure de son protégé, l'enquêteur ajouta à sa réflexion les maigres mots de Sophocle. Un sortilège ? Alors qu'il se triturait l'esprit, Hérodote reçut une terrible bourrasque de vent en plein visage. À ce moment précis, un déclic se déclencha en lui : sans plus tarder, il courut en direction de la bibliothèque du Parthéon, sur l'Acropole d'Athènes.

Sur place, il chercha des ouvrages concernant les mythes et les légendes de l'Attique et de ses environs. Les heures passants, il écuma bon nombre de pages jusqu'à tomber sur un fait troublant ; il s'agissait d'une fable contant l'existence d'une bague aux pouvoirs magiques prodigieux. En effet, celle-ci pouvait apparemment rendre invisible. Aussi improbable que cela puisse paraître, Hérodote semblait satisfait. Il avait visiblement une idée derrière la tête.

Sortant de la bibliothèque, il entreprit de rentrer chez Sophocle, le soleil entamant sa descente. Mais alors qu'il quittait l'Acropole, Hérodote tomba par le plus grand des hasards nez à nez avec le fameux personnage qui haranguait la foule lors de la découverte du corps de l'Agora. Bien qu'il n'était pas parvenu à retenir son visage, Hérodote était certain de lui : cet homme était bien le crieur fallacieux qui tentait d'effrayer le badaud. L'interroger permettrait peut-être d'obtenir de nouvelles informations mais au moment où l'enquêteur en pleine ascension s'approchait de l'individu, ce dernier tenta de s'échapper.

Ni une ni deux, Hérodote se lança à sa poursuite. Puisant dans toutes ses forces, il courait tel un marathonien. Son expérience en Orient et ses exils à répétitions jouaient en sa faveur ; petit à petit, il se rapprochait de sa cible. Celle-ci tentait tant bien que mal de fuir mais l'étau s'emblait se resserrer. Le fugitif s'agrippait à des tonneaux pour les renverser et utilisait des éléments d'étalage dans le seul but de ralentir la course de son poursuivant ; mais c'était en vain. Hérodote se rapprochait de lui, fort de sa condition physique. Au détour d'un virage donnant quasiment sur l'Agora, Hérodote se jeta littéralement sur son gibier et referma ses griffes, tel un prédateur.

Le plaquant sur le dos, l'enquêteur commença par l'intimider ; serrant l'emprise, il criait et s'énervait comme jamais auparavant. Les quelques passants en restaient de marbre. Fixant du regard ce jeune homme brun au visage long et au nez plat, yeux vert en amende et bouche aux lèvres pincées, Hérodote lui demanda :

— Quel est ton nom jeune harangueur de foule ?!

Effrayé au plus haut point, le pauvre gamin répondit d'un ton tremblotant :

— Je suis Darius...

— Tu es d'origine perse ? Que fais-tu ici, à Athènes ? insista l'enquêteur.

— Je tente de gagner ma vie en me mettant au service des citoyens...

— Tu es un métèque alors... Lorsque tu as présenté le cadavre de l'Agora comme un présage des dieux, as-tu agi selon les directives d'un employeur ? braya-t-il.

— Oui...

— Quel est son nom ? insista-t-il alors.

Mais le jeune homme restait muet. Il lui semblait apparemment plus intéressant de subir le courroux d'Hérodote et de faire face à la justice athénienne plutôt que de trahir celui pour qui il travaillait. Mais celui qui l'interrogeait su se montrer plus persuasif que jamais. Posant ses mains au niveau de la gorge, il raconta à son prisonnier les tortures auxquelles il avait assisté en Syrie et en Babylonie. Ne lésinant pas sur les détails, il serrait de plus en plus sa poigne ; le but étant ainsi de faire perdre ses moyens à Darius. Sous cet effet effrayant, en plus des récits tragiques et glaques du voyageur venu d'Orient, le jeune homme succomba.

— C'est bon, arrêtez ! Je vais vous dire la vérité : le corps est celui d'Otanès...

— Otanès ?

— Oui, il avait apparemment floué mon employeur qui s'était retrouvé dans de graves situations financières et... il m'a demandé... de... de faire en sorte qu'Otanès soit un damné des mémoires...

— Comment ?! Tu veux dire que c'est toi qui as tué Otanès, sous le compte de ce citoyen soi-disant floué ?! Tu es l'assassin de l'Agora ?

Commençant à pleurer à chaudes larmes, le jeune Darius s'écria :

— Non... Non !!! Ce n'est pas moi ! Je devais simplement utiliser sa dépouille pour effrayer la foule et les hautes strates des institutions athéniennes ! Mais c'est lui, et uniquement lui le criminel !

— Mais de qui parles-tu ?! Répond ! Immédiatement !! gronda l'interrogateur.

Soudainement, Hérodote senti un violent coup le touchant au niveau de l'omoplate gauche ; une sensation de froid lui glaçait le corps. Touchant presque machinalement l'endroit d'où provenait l'étrange effet, il vit avec stupéfaction que sa main droite était toute couverte de sang. S'affaissant sur le côté, il sentit en lui comme une lame s'extirper de son dos.

Pourtant, il n’y avait personne. Souffrant atrocement, il put se concentrer un tant soit peu et tenta d’agripper ce qu’il ne voyait pas. Sa main sanguinolente rencontra en tâtonnant ce qui semblait être une jambe, ou plus précisément un mollet. Mais alors que ses forces lui manquaient, Hérodote remarqua que le sang qu’il venait de déposer sur cet être sans reflet restait visible. Ainsi, il y avait en face de lui une marque de sang.

Des badauds arrivèrent autour d’Hérodote et plusieurs parmi eux crièrent d’effroi. Apparemment, Darius avait été égorgé. Il était clair à présent que l’individu qui venait d’attaquer était l’assassin de l’Agora et l’employeur du pauvre harangueur. Mais à bout de force, Hérodote s’enfonça dans ses pensées et perdit finalement connaissance.

*

Le lendemain, Hérodote se réveilla chez Sophocle. Ce dernier allait mieux et parvenait à se tenir debout. Il veillait sur son ami et lui demanda avec gentillesse, voyant ce dernier émerger :

— Hérodote, te voilà parmi nous ! Comment te sens-tu ?

— Qu’est-ce qui m’est arrivé... ?

— Tu as été victime d’une attaque alors que tu interrogeais le fameux harangueur que nous recherchions.

— Le harangueur... ? Tu parles de Darius ? bégaya-t-il avant de poursuivre : Comment sais-tu cela ?

— Et bien c’est Périclès qui m’a tout raconté. Il t’a récupéré et t’a amené ici ! On lui doit beaucoup tu sais. Mais je note que tu te remets plutôt bien de ta blessure ; elle était visiblement plus superficielle que la plaie ne laissait supposer.

Pendant quelques instants, Hérodote resta muet. Puis il commença à avoir des sueurs froides. L’histoire qu’il avait lue à propos d’un anneau rendant invisible, l’attaque venue d’un homme qu’on ne voyait pas, les aveux de Darius et finalement, ces cris qu’il avait cru entendre sous l’orage à son arrivée à Athènes. Tout s’assemblait dans sa tête.

Hérodote comprenait qui était le meurtrier.

Se levant tant bien que mal de son lit, il s’habilla devant le regard ahuri de Sophocle. Il demanda ensuite à son ami d’un ton grave :

— Où se trouve Périclès ?

— Il va tenir séance sur la colline de la Pnyx... tu sais, il avait accepté de rassembler l’Ecclesia et il devrait bientôt s’adresser à l’assemblée des citoyens... Il voulait que tu le fasses mais vu ton état, il a dit que...

Sophocle n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'Hérodote était déjà parti. Ce dernier, malgré sa blessure, marcha le plus rapidement possible jusqu'à l'Agora. Sur place, il entra dans le bureau de Périclès, au cœur du bâtiment des stratèges ; celui qu'il recherchait s'y trouvait, discours rédigé, prêt à partir. Voyant Hérodote, il s'exclama :

— Hérodote ? Je suis surpris de vous voir debout...

Avant qu'il ne put ajouter le moindre le mot, Hérodote lança un prodigieux monologue :

— Périclès ! Votre dévouement pour la cité est exemplaire mais si je suis devant vous en ce moment-même, c'est parce que je sais qui est la victime et qui est le meurtrier ! Lorsque je suis arrivé à Athènes, dans la nuit orageuse, j'ai entendu des cris. J'avais cru à une hallucination mais non, il s'agissait réellement d'un homme et cet homme venait de frôler la mort. Cependant, la chance lui avait souri, oui ! Car j'ai trouvé dans la bibliothèque de l'Acropole un livre de légendes racontant qu'un anneau pouvant rendre invisible apparaissait les nuits d'orages lorsqu'un homme survivait au feu du ciel ! Notre assassin est un homme invisible ! C'est lui qui nous a attaqués, Sophocle et moi ! C'est lui qui a égorgé le pauvre Darius. C'est enfin lui qui a assassiné l'inconnu de l'Agora qui n'est autre qu'Otanès. Ce dernier avait visiblement dupé financièrement notre meurtrier en puissance qui désirait alors se venger ! Et je crains qu'il ne s'arrête en si bon chemin... À vouloir tant relancer son destin dans la vie de la cité, un homme humilié est prêt à tout, y compris à semer le chaos. Et quel meilleur moyen pour arriver à ses fins qu'occire le garant moral des institutions athéniennes, la clef de voute de notre cité : vous, Périclès, le « premier citoyen d'Athènes » !

À ce moment-là, Hérodote déchira le haut de sa tunique blanche qui était alors encore maculée de sang frais. Se jetant auprès de Périclès qui ne comprenait plus rien, il attrapa ce qui semblait être de l'air. Tombant au sol, il se débattait tout en criant :

— Venez m'aider ! Vite !!

Périclès voyait clairement un homme se débattre sous ce morceau de tissu et prêta main-forte à Hérodote. Utilisant le sang afin de recouvrir le corps de cet être invisible, le visage fut découvert :

— Gygès ! s'écria Périclès. Toi ?!

Prenant soin de désarmer l'individu, Hérodote appela des renforts afin d'immobiliser l'assassin de l'Agora. L'explication d'Hérodote était vraie. Gygès avait ainsi trouvé un anneau magique et s'en était servi afin de se venger de ceux qu'il considérait comme coupables de son triste sort : endetté, seul, rejeté par ses concitoyens. Gygès voulait devenir seul maître à Athènes. Il allait en devenir l'esclave.

*

Hérodote et Sophocle furent allègrement remerciés par l'Éclésiaste toute entière pour leurs efforts communs et reçurent chacun le titre honorifique de « citoyen émérite ».

*

* *

Hérodote flânait alors sur une colline aux alentours d'Athènes, allongé dans l'herbe verte printanière, tandis que le jugement de Gygès était en cours. C'était sous un soleil radieux que Sophocle vint lui rendre visite, lui déclarant :

— Comment vas-tu mon brave ami « émérite » ?

Bien, ou disons plutôt... Mieux !

— Comme je te comprends. Après tout ce que nous avons vécu ces derniers jours... Quelle enquête !

Ce à quoi Hérodote répondit, nonchalamment :

— Quelle histoire, mon cher Sophocle !

Fin.